

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.
Historisk-filologiske Meddelelser **XI**, 4.

LINDIAKA II—IV

PAR

CHR. BLINKENBERG



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1926

LINDIAKA

- I. L'image d'Athana Lindia. Publ. dans ce bulletin, I 2 (1917).
 - II. Tridacnes gravées, même bulletin, XI 4 (1926), p. 5—31.
 - III. Fragment d'un vase peint par Sophilos, *l. c.*, p. 32—39.
 - IV. Fragment de vase ionien, *l. c.*, p. 39—46.
 - V. Fibules grecques et orientales, même bulletin, XIII 1 (1926).
-

ABRÉVIATIONS

- AD *Antike Denkmäler.*
- AM *Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts, Athenische Abteilung.*
- AZ *Archäologische Zeitung.*
- BCH *Bulletin de correspondance hellénique.*
- BJ *Bonner Jahrbücher.*
- BSA *Annual of the British school at Athens.*
- Jb *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts.*
- Jh *Jahreshefte des oesterreichischen archäologischen Instituts.*
- JHSt. *Journal of hellenic studies.*
- MA *Monumenti antichi pubblicati dall'Accademia dei Lincei.*
- RA *Revue archéologique.*

PERROT = *Histoire de l'art dans l'antiquité par G. Perrot et Ch. Chipiez.*

Les ouvrages traitant des fouilles d'un endroit défini sont cités seulement par le nom de la localité (avec suppression de ceux des auteurs): *Aegina, Delphes, Olympia.*

II.

Tridacnes gravées.

Les fouilles de Lindos ont mis au jour un certain nombre de fragments de coquilles gravées. Quelques-uns en ont pu être recomposés, d'autres restent isolés. Les fragments trouvés paraissent représenter les débris de 9 exemplaires au minimum.

Puisque ces pièces curieuses ont joué un certain rôle dans la littérature archéologique de ce siècle, j'ai cru utile de publier ici, avant la parution du volume dédié aux petits objets de Lindos, quelques observations auxquelles nos trouvailles ont donné lieu et qui ne pourront pas trouver de place dans la publication définitive. Ces observations ont été écrites en 1908, mais en les rédigeant pour l'imprimerie j'ai essayé de les mettre au courant et de tenir compte des publications archéologiques qui ont paru après ce temps-là, en tant qu'elles me sont connues. J'ai pu tirer profit aussi de mes notes concernant quelques fragments de tridacnes que j'ai vus au printemps de 1913 dans l'Ashmolean Museum d'Oxford.

Dans les remarques suivantes j'ai cru devoir faire abstraction de la description des fragments lindiens, pour laquelle je renvoie à l'ouvrage qui va paraître. Pour des raisons de commodité, les fragments sont cités ici sous le numéro d'ordre qu'ils auront dans la publication définitive.

Toutes les coquilles gravées de Lindos proviennent d'un seul genre de mollusque, la *tridacna squamosa* qui vit dans l'Océan Indien et dans la Mer Rouge. Il s'ensuit de là que les exemplaires lindiens ont été importés soit à l'état brut, soit comme des travaux finis.

On a trouvé dans différentes contrées du monde ancien des tridacnes gravées analogues. J'en cite ici celles qui me sont connues.

Asie.

1. Warka: LAYARD, *Discoveries* (1853), p. 563 en bas.
2. Warka: LAYARD, *l. c.*, en haut; PERROT, II, p. 670, fig. 328; ci-dessous fig. 17.
3. Babylone: KOLDEWEY, *Tempel von Babylon und Borsippa* (1911), p. 45, pl. 9, fig. 82—83. D'après Koldewey, plusieurs coquilles gravées ont été trouvées dans le temple de Mardouk »auf dem Nebukadnezar Fussboden«. Les fig. 82—83 reproduisent l'extérieur et l'intérieur d'une seule pièce.
4. Ninivé; fragment conservé au British Museum: BCH 1896, pl. 31, 2; FR. POULSEN, *Der Orient*, p. 68, fig. 70.
5. Ninivé; fragment conservé au British Museum: BCH 1896, pl. 31, 3; FR. POULSEN, *Der Orient*, p. 68, fig. 69.
6. Ninivé; exemplaire presque complet, conservé au British Museum: BCH 1896, pl. 32—33; *Aegina*, p. 428, fig. 334—335 (le texte, p. 427, donne par erreur comme lieu de provenance le sanctuaire de Delphes); FR. POULSEN, *Der Orient*, p. 69, fig. 71; ci-après fig. 12—13.
7. Bethléhem; fragment mentionné brièvement dans FLINDERS PETRIE, *Naukratis*, I, p. 35.

Égypte.

8. Naukratis, fragment: FLINDERS PETRIE, *Naukratis*, I, p. 35, pl. 20, n° 10.

9. Naukratis, fragment: FLINDERS PETRIE, *l. c.*, n° 12.

10. Naukratis, fragment: FLINDERS PETRIE, *l. c.*, n°s 16—16 a; FR. POULSEN, *Der Orient*, p. 66, fig. 65; ci-après fig. 14.

11. Naukratis, fragment: BSA V, p. 49, fig. 1 a—b; con-

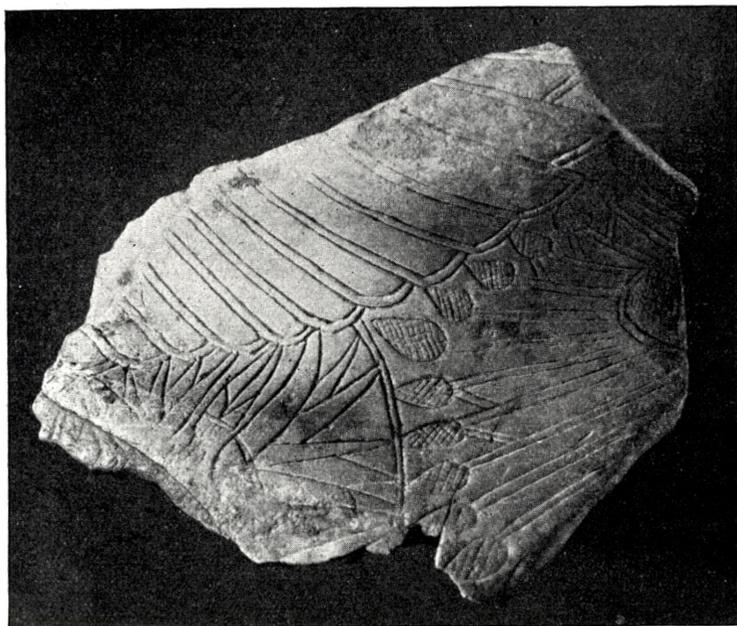


Fig. 1. Fragment n° 11, face A¹, env. 1 : 1.

servé à l'Ashmolean Museum d'Oxford (n° d'inv. G 451). — Voir fig. 1—2.

12. Naukratis, fragment mentionné BSA, *l. c.*

13. Daphné, fragment mentionné FLINDERS PETRIE, *Nebesheh and Defenneh*, p. 72.

14. Memphis, fragment découvert par M. Flinders Petrie et présenté en 1910 à l'Ashmolean Museum d'Oxford (n° d'inv. 1910. 527), long. 0.06, larg. 0.04. Voir ci-dessous, fig. 3—4. Le fragment comprend une partie du bord mince

¹ L'extérieur (le dos) de la coquille est désigné ci-après comme face A, l'intérieur comme face B.

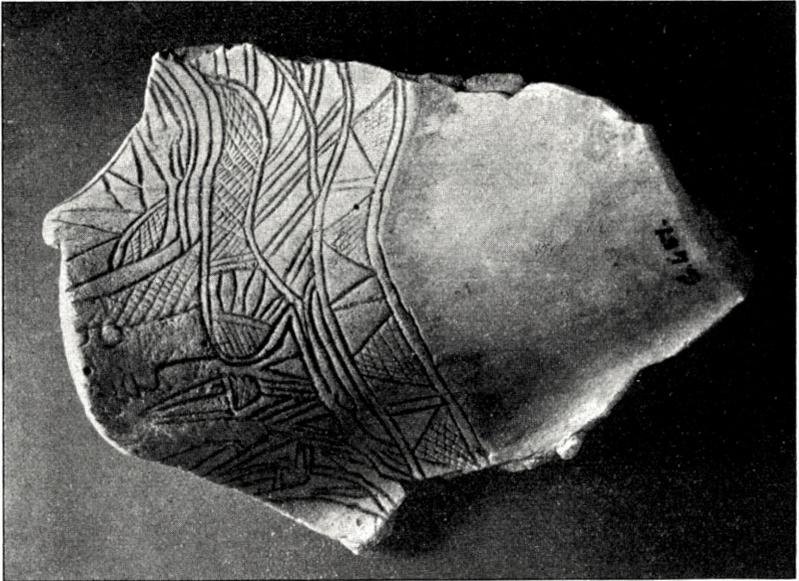


Fig. 2. Fragment n° 11, face B¹, env. 1 : 1.

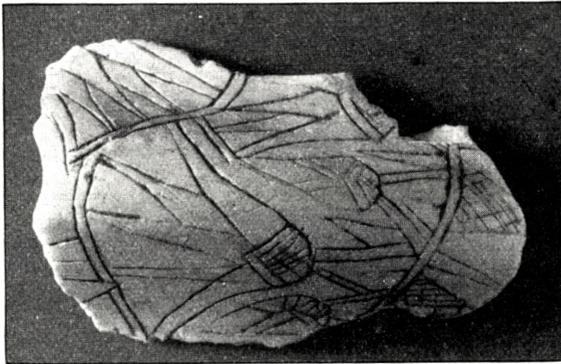


Fig. 3. Fragment n° 14, face A, env. 1 : 1.

¹ L'extérieur (le dos) de la coquille est désigné ci-après comme face A, l'intérieur comme face B.

de la coquille. Ce qui reste de la décoration, soit du dos, soit de l'intérieur, est parfaitement analogue à celle de l'exemplaire lindien n° 553; on y observe (v. fig. 4) outre les ornements aussi une partie d'une aile de sphinx. Le fragment est d'une certaine valeur parce que les restes d'une couleur vert bleu conservés dans les lignes incisées permettent de supposer qu'on s'est servi ordinairement d'une matière colorante pour rendre le dessin gravé plus clair.

Grèce.

15. Kamiros, fragment mentionné *Aegina*, p. 429, note 1; *Delphes*, V, p. 22.

— Lindos, 9 exemplaires (au minimum): n°s d'ordre 553—562; voir ci-dessous

fig. 11 (n° 553, face A); fig. 16 (n° 556); fig. 18—19 (n° 557, A—B); fig. 8 (n° 559); fig. 9 (n° 560, face A); fig. 10 (n° 561, face A); fig. 20 (n° 561, face B); fig. 21 (n° 562).

16. Kos, fragment conservé depuis 1897 à l'Ashmolean Museum d'Oxford (n° d'inv. G 450), présenté par M. I. L. Myres; L 0.135. Ci-dessous fig. 5—6. Le fragment comprend une partie du bord supérieur avec la tête. Celle-ci est du type ordinaire; des tempes descend une parure en forme de clochettes enfilées, quatre à droite, deux à gauche. Pas de bras; la partie supérieure des ailes offre le même dessin que le fragment lindien n° 555. Le peu qui reste du milieu du dos est occupé par des zones ornementales.



Fig. 4. Fragment n° 14, face B, env. 1 : 1.

17. Égine, fragment: *Aegina*, p. 427, n° 5; pl. 112, n°s 11—11 a; pl. 108, n° 35.

18. Égine, fragment: *Aegina*, p. 427, n° 6; pl. 112, n° 10; pl. 108, n°s 36—37; FR. POULSEN, *Der Orient*, p. 66, fig. 66; cf. ci-après fig. 15.



Fig. 5. Fragment n° 16, env. 2 : 3.



Fig. 6. Fragment n° 16, env. 2 : 3.

Italie.

19. Vulci, exemplaire complet; British Museum, n° d'inv. 52—1—12, 3. Long. 0.22, larg. 0.14. Le dos est poli, sans gravures. La découverte de cette coquille éveilla l'attention des savants, v. Bull. dell'inst. 1840, p. 56; 1841, p. 134; 1848, p. 59. Plus tard il semble qu'on l'a oubliée, jusqu'à la publication de M. Thiersch, *Aegina*, p. 429, fig. 336.

Les fouilles ont mis au jour, en divers endroits, aussi des tridacnes sans gravures, à l'état brut ou simplement dégrossies. Je ne les ai pas enregistrées dans la liste donnée ci-dessus. Une coquille complète, non travaillée, a été trouvée à Naukratis (v. FLINDERS PETRIE, *Naukratis*, I, p. 35), d'autres à Lindos. Il faut ajouter, au contraire, à notre liste d'autres pièces gravées qui présentent, au point de vue stylistique, une telle analogie avec les tridacnes classées ci-dessus qu'il faut les regarder comme des travaux du même atelier. En voici les exemples que je connais :

20. Nimroud: petite tête, provenant d'une imitation en pierre d'une tridacne gravée. V. LAYARD, *The monuments of Nineveh*, I, pl. 95, n° 7; le texte ne contient là-dessus que les mots suivants: »a small head, in white marble, with the crown and back elaborately ornamented — from the South-East ruins, Nimroud«. La figure de Layard a été reproduite dans POULSEN, *Der Orient*, p. 72, fig. 74.

21. Delphes: fragment d'une imitation en albâtre oriental (c'est-à-dire égyptien) d'une tridacne gravée; v. BCH 1896, p. 604, pl. 31, n° 1; *Delphes*, V, p. 22, fig. 98—98 a; FR. POULSEN, *Der Orient*, p. 70, fig. 72. Cette pièce avait été tenue d'abord pour une tridacne véritable; la rectification concernant la matière est due à M. W. v. BISSING, AM 1912, p. 222.

22. Memphis: plaquette ovale, courbée en demi-cylindre, et taillée dans une espèce de coquille qui est commune dans les trouvailles égyptiennes, mais dont je ne connais pas le nom zoologique; lo. 0.065, la. 0.05; reproduite dans fig. 7. Cette pièce a été présentée en 1910 par M. Flinders Petrie à l'Ashmolean Museum d'Oxford (n° d'inv. 1910. 526). La face extérieure est divisée, au milieu, par une bande ornementale de carrés; en haut et en bas, des lotus in-

cisés, en bouton et en fleur, dont la forme est parfaitement pareille à la gravure des tridacnes.

(Je crois devoir faire abstraction de deux fragments très détruits de coquilles gravées, trouvés en Espagne, près de Santa Lucia, dans un tombeau à incinération. L'espèce du mollusque serait »margaritana sinuata«. On ne sait rien



Fig. 7. Plaquette n° 22, env. 1 : 1.

sur le style du dessin; le seul fait qu'il s'agit de coquilles gravées ne permet pas de les ranger avec les tridacnes que nous étudions, et jusqu'à nouvel ordre, ces fragments ne peuvent servir de base à des conclusions ultérieures. Voir RA 1899, II, p. 247; *Aegina*, p. 429, note 1; POULSEN, *Der Orient*, p. 65 sq.).

Commençons par la description générale du type principal, la tridacne gravée. Le polissage a fait disparaître les aspérités qu'offre l'extérieur naturel de la coquille. Les nervures ont été dégrossies: le dos (soit la face extérieure) présente par conséquent des ondulations légères. La charnière naturelle de la coquille a été transformée en une tête humaine imberbe regardant l'intérieur. Un diadème, dans lequel des quartiers vides alternent avec deux ou trois traits rapprochés, entoure les cheveux qui tombent en mèches séparées sur le dos. Le plus souvent deux grandes ailes occupent le haut du dos de la coquille. D'ailleurs, tout

l'extérieur est couvert de gravures, disposées d'une manière plus ou moins symétrique: le milieu est occupé par le motif principal, à droite et à gauche sont dessinées quelquefois des figures correspondant l'une à l'autre; des oiseaux, des êtres fantastiques ou humains occupent les places secondaires, et tout l'espace restant est rempli d'un tissu de lotus, en bouton et en fleur. A l'intérieur, ce n'est que le bord qui a reçu une décoration. Il est limité le plus souvent vers la cavité de la coquille, qui a gardé à l'état naturel son épiderme dur, par une frise dans laquelle des triangles quadrillés alternent avec des triangles vides, plus étroits. Le reste du bord est occupé par des oiseaux, des êtres fantastiques, etc. et par des boutons et des fleurs de lotus. La décoration intérieure a pour base la cavité de la coquille, celle de l'extérieur est arrangée dans le sens inverse.

Il résulte des circonstances des trouvailles qu'il faut voir dans les tridacnes un objet de luxe, qui a pourtant servi à l'usage pratique et qu'on a dédié parfois, comme d'autres objets analogues, dans les sanctuaires. Évidemment c'était la cavité naturelle de la coquille qu'on utilisait: les tridacnes ont été des récipients ouverts de quelque matière, dont on se servait tant dans l'Orient que dans le monde grec. M. Thiersch a eu raison, je crois, en supposant que les coquilles ont servi de récipients d'onguent (*Aegina*, p. 429). Aujourd'hui les tridacnes sont employées dans plusieurs églises orientales pour l'eau bénite; on ne peut guère attribuer au tridacnes antiques un emploi analogue.

On a émis des hypothèses différentes concernant l'origine des tridacnes gravées¹. Je crois que l'analyse de la

¹ Oeuvres assyriennes: PERDRIZET, BCH 1896, p. 604 sq.; *Delphes*, V, p. 22. — Oeuvres phéniciennes: PERROT, III, p. 860. — Oeuvres de l'Asie antérieure: PRINZ, *Funde aus Naukratis* (1908), p. 102. — Oeuvres nau-

décoration peut conduire à des résultats à peu près certains sur cette question.

D'abord, les coquilles proviennent sans doute d'une seule localité et leur fabrication n'a pas compris un espace de temps considérable. Elles ont été trouvées dans les pays environnant le bassin oriental de la Méditerranée, y compris l'Asie antérieure jusqu'à la Chaldée. La tridacne découverte en Étrurie (n° 19) est un exemplaire isolé: ces coquilles n'ont pas fait partie de la marchandise ordinaire que les Phéniciens ont disséminée prodigalement sur les côtes de l'Italie, de la Sardaigne, etc. En Grèce elles ont été trouvées surtout dans les villes dont les communications avec Naukratis sont suffisamment attestées (Égine, Lindos, Kamiros). Le peu de renseignements que fournissent les circonstances des trouvailles nous renvoient, pour la date, à la dernière période de l'empire assyrien, c'est-à-dire au 7^e siècle vaguement parlé et plutôt à la fin qu'au commencement de ce siècle. Les fragments lindiens figuraient dans les »couches archaïques«, c'est-à-dire qu'ils sont antérieurs au milieu du 6^e siècle. N° 3 aurait été trouvé à Babylon »auf dem Nebukadnezar-Fussboden«. On arrivera à la même définition approximative de la chronologie par l'étude de la décoration, qui est tout-à-fait uniforme, et dans laquelle on ne démêle ni développement ni décadence. N° 19 seul paraîtrait faire exception par le style de la tête qui est d'un aspect plus grec que celle des autres kratites: FLINDERS PETRIE, *Naukratis*, I, p. 35. — Oeuvres exécutées en Égypte: MALLEY, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 202, note 3; v. BISSING, *AM* 1912, p. 222. — Oeuvres exécutées en Égypte, peut-être par des Phéniciens immigrés: THIERSCH, *Aegina*, p. 428; EDGAR, *BSA* V, p. 49. — Oeuvres exécutées par des Phéniciens, peut-être immigrés en Égypte: POULSEN, *Der Orient*, p. 71; cf. DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques*, 2^e éd., p. 319 sq. — Oeuvres exécutées par des Grecs immigrés en Égypte: CECIL SMITH, *Ephesus*, p. 184.

tridacnes¹; mais on peut trouver des têtes analogues dans des oeuvres naukratites et la décoration gravée de cette tridacne est tout à fait analogue à celle des autres.

La tête imberbe, en laquelle est transformée la charnière de la coquille, et les ailes qui s'y attachent le plus souvent² ont été rapprochées déjà par divers savants des appliques de vases de bronze qui ont été traitées par Furtwängler³ et qui sont d'ail-

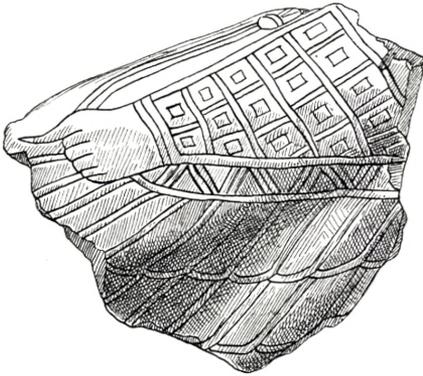


Fig. 8. Fragment trouvé à Lindos, n° 559, face A. 2 : 3.

leurs représentées aussi dans les trouvailles de Lindos. L'un de nos fragments (n° 559, v. fig. 8) confirme d'une manière décisive la justesse de cette observation: on y voit un bras, couvert d'une draperie, reposant sur l'aile, parfaitement comme dans les attaches de bronze.

Seulement la combinaison des éléments variés de la figure composée, peu organique déjà dans les modèles dont se sont inspirés les graveurs des coquilles, est ici encore moins cohérente: la queue d'oiseau est toujours supprimée afin de donner place à la figure principale de la face extérieure, et quelquefois les ailes sont abandonnées aussi, de sorte qu'il ne reste du motif original que la tête de femme. Tel est le cas pour les fragments lindiens n°s 560 + 561 (fig. 9—10) et 562 (fig. 21).

¹ Cf. l'observation de M. FR. POULSEN, *op. c.*, p. 73.

² Dans quelques cas le bord supérieur de l'aile est relevé d'une manière particulière; on y observe une série de carrés quadrillés (p. e. n°s 553 et 554) ou vides (n°s 16 et 555), séparés par des bandes de trois traits parallèles.

³ *Olympia*, IV, p. 115 sq.



Fig. 9. Fragment trouvé à Lindos, n° 560, face A. 2 : 3.

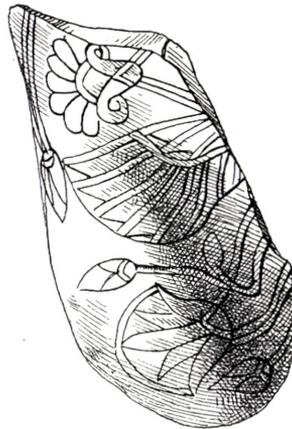


Fig. 10. Fragment trouvé à Lindos, n° 561, face A. 2 : 3.

Les fragments rapportés au n° 553 (fig. 11) nous ont permis de recomposer les éléments essentiels d'une conception qui est au premier coup d'oeil assez bizarre: la partie supérieure d'un homme barbu s'élevant au-dessus d'un disque circulaire décoré de triangles qui sont disposés en rayons. Le personnage, dont la main droite levée fait un geste d'accueil, est coiffé d'une tiare, composée d'une partie quadrillée surmontée de faisceaux de trois traits gravés, dressés en l'air; c'est évidemment la tiare couronnée d'une rangée de plumes, coiffure assez commune dans les sculptures assyriennes et perses¹, qui a servi de modèle. Les dessins carrés du vêtement (cf. aussi le bras revêtu du n° 559, v. fig. 8) sont très communs dans les mêmes oeuvres d'art². Nous observons soit des restes plus ou moins considérables, soit des vestiges de la même image sur les fragments n°s 21 (la planche du Bull. de corr. hell. fait voir un petit reste des dessins carrés du vêtement), 554, 557 et 558. Une représentation analogue est conservée entièrement sur la coquille n° 6 (v. fig. 12). Quant à celle-ci, M. Thiersch³ l'a rapprochée avec raison des figures qui représentaient dans l'art assyrien et perse Assur et Ahuramazda⁴. Le cercle rempli et entouré d'ornements floraux doit figurer le disque du soleil; pour les ornements s'attachant à la périphérie, on peut comparer l'auréole assyrienne⁵. Ce même disque est décoré,

¹ V. p. ex. PERROT, II, p. 224, fig. 83—84; p. 276, fig. 113; p. 484, fig. 217; p. 509, fig. 233; pl. 9. — PERROT, V, p. 821, fig. 483; p. 827, fig. 487; p. 828, fig. 488; p. 851, fig. 498, etc. — La transformation en traits droits s'explique sans difficulté par la manière de dessiner des graveurs des tridacnes.

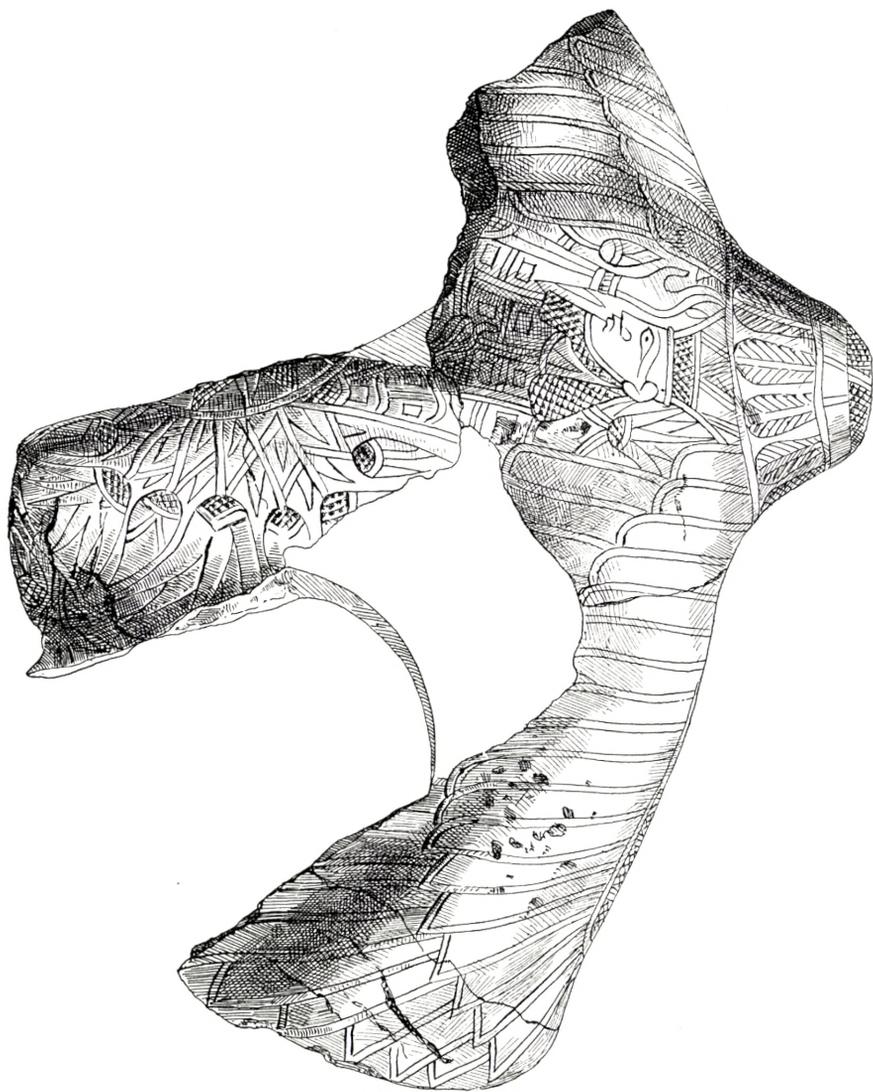
² PERROT, II, p. 104—105, fig. 25—26; p. 307, fig. 123; p. 503, fig. 226 p. 513, fig. 235; p. 631, fig. 308; pl. 10. — PERROT, V, pl. 12.

³ *Aegina*, p. 428.

⁴ V. les exemples réunis chez LAJARD, *Introduction à l'étude du culte de Mithra*, pl. 2—4.

⁵ V. MENANT, *Cylindres de l'Assyrie*, pl. 7, 5; fig. 43—47.

Fig. 11. Coquille trouvée à Lindos, n° 553, face A. 2 : 3.



sur la coquille n° 553, d'une manière plus simple par une rangée de triangles placés en rayons¹, comme c'est le cas

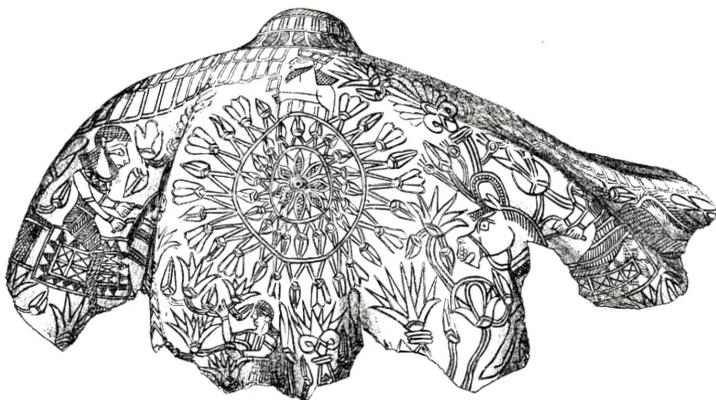


Fig. 12. Coquille trouvée à Ninivé (ci-dessus, p. 6, n° 6), face A.

dans beaucoup d'images du soleil d'origine différente; les rayons extérieurs sont remplacés par les lotus ordinaires. Les exemples allégués font voir que les représentations de

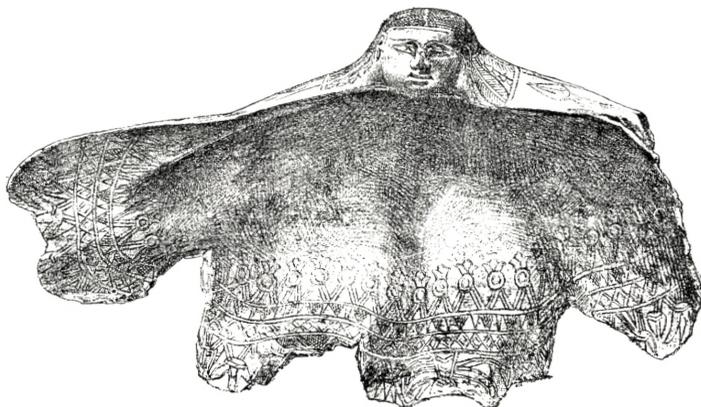


Fig. 13. Coquille trouvée à Ninivé (ci-dessus, p. 6, n° 6), face B.

ce genre ont occupé souvent la place centrale sur le dos de la coquille.

¹ Tel est le cas aussi pour le n° 3.

La figure du disque ailé du soleil (n^{os} 3, 6, 17) est dérivée du même milieu artistique. Il en est de même pour l'«arbre sacré», qui apparaît sur nos coquilles sous deux formes différentes. L'une d'elles (v. fig. 9), composée par des palmettes et des volutes superposées, ressemble surtout à certaines conceptions chypriotes, dont on trouve des exemples sur les chapiteaux, les patères en argent, les vases



Fig. 14. Fragment trouvé à Naukratis (ci-dessus, p. 7, n^o 10), face B.

peints et les scarabées de l'île de Chypre¹. L'autre type de l'arbre sacré (n^{os} 10, 11, 557, 558; cf. fig. 1 et 19) ne se rencontre guère ailleurs sous une forme absolument identique. Mais on ne peut hésiter sur l'origine des éléments dont il est composé. Les cônes quadrillés, montés sur des tiges, qui l'entourent en guise d'auréole, se retrouvent d'une manière analogue dans un type assyrien²: ce sont les cônes du dattier mâle, les mêmes qu'on voit souvent aux mains des démons fertilisateurs assyriens. Dans les exemples cités en note, la partie centrale de l'arbre sacré a la forme d'un poteau d'où partent des rameaux; mais l'art asiatique en a développé, à une époque plus avancée, un type qui

¹ V. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. 26; p. 94, fig. 128; pl. 74, 5; *Excavations in Cyprus*, fig. 152; W. H. WARD, *Seal cylinders of western Asia* (1910), p. 231, n^o 708; etc.

² Je me borne à citer PERROT, II, p. 771, fig. 443; LAYARD, *Monuments of Nineveh*, I, pl. 45, n^o 3 (cf. pl. 8); *Assyrian Sculptures in the British Museum, reign of Ashur-Nasir-Pal* (1914), pl. 50; W. H. WARD *Seal cylinders of western Asia* (1910), p. 231, n^o 709.

ne s'écarte pas trop de celui des tridacnes, en tant que la partie centrale est entourée d'un haut arc à double contour¹. D'ailleurs, l'art assyrien a traité déjà d'une manière assez libre les éléments de cette composition, en créant la frise ornementale dans laquelle des palmettes, d'où sortent des cônes à tige, alternent avec des cônes très grands à double contour et dont l'intérieur est quadrillé². Une combinaison arbitraire de ces mêmes éléments a bien pu donner naissance à l'arbre sacré des tridacnes. En tout cas, les cônes à tige, qui sont parfaitement analogues à ceux qu'on trouve dans les monuments assyriens dont nous venons de parler, ne laissent pas de doute sur le milieu artistique d'où est dérivé le motif que nous étudions. M. Fr. Poulsen, qui a traité ce type d'arbre sacré (*Der Orient*, p. 67), est en erreur en prenant comme point de départ la représentation d'un fragment trouvé à Égine (n° 18; voir fig. 15), qui n'est en effet qu'une forme ultérieurement altérée, combinée avec le sujet commun de l'oie pâturant (qu'on retrouve aussi sur les vases chypriotes³).



Fig. 15. Décoration d'un fragment trouvé à Égine (ci-dessus, p. 10, n° 18), face B.

Les sphinx couchés, aux pattes tendues en avant, qu'on voit sur quelques coquilles (5, 10, 11, 19, 553, 558, 561 B) sont toujours imberbes; quelquefois toutes les deux ailes sont déployées. L'arrière-train quadrillé du sphinx (voir

¹ V. LAJARD, *Introduction à l'étude du culte et des mystères de Mithra*, pl. 17, n° 5 et pl. 31, n° 1.

² V. p. e. *Assyrian sculptures in the British Museum*, pl. 50; LAYARD, *Monuments of Nineveh*, I, pl. 6; pl. 9; etc.

³ V. p. e. MYRES, *Handbook of the Cesnola Collection*, n° 677.

n^{os} 5, 10, 553, 558, 561 B) a été pris à tort, dans quelques cas, pour un cône de pinier¹; on voit la queue recourbée



Fig. 16. Fragment trouvé à Lindos (n° 556), face A.
2 : 3.

en l'air s'attacher immédiatement à la partie quadrillée (v. fig. 20). Le griffon apparaît une fois (n° 556, v. fig. 16); il est représenté courant, l'aile dressée en l'air. Comme les êtres fantastiques, les représentations humaines sont dérivées de l'art asiatique: les cavaliers (n° 6), le bige (n° 2), les archers (ailés?, n° 560); signalons comme détails caractéristiques la tête des chevaux, la housse richement brodée², la forme et la grandeur de l'arc.

On trouve quelquefois, parmi les représentations figurées des tridacnes, aussi des oiseaux d'une forme curieuse et

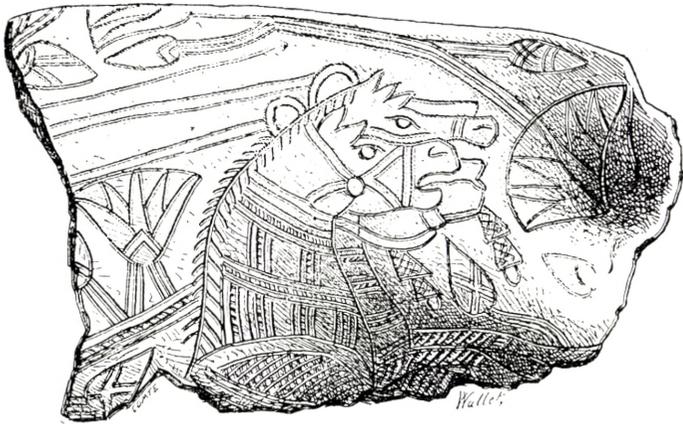


Fig. 17. Fragment trouvé à Warka (ci-dessus, p. 6, n° 2), face A.

peu naturelle. Il faut en mentionner (outre l'oie pâtureant du n° 18 dont nous avons parlé plus haut) les oiseaux

¹ V. FR. POULSEN, *Der Orient*, p. 69 avec note 1.

² Cf. PERROT, II, p. 47, fig. 5; p. 283, fig. 115.

qu'on voit tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du fragment n° 557, fig. 18—19 (pour le cou serpentant on peut comparer l'oiseau figuré sur un bouclier trouvé dans l'autre d'Ida: voir HALBHERR et ORSI, *Antichità dell'antro di Zeus Ideo*, p. 150).

L'élément principal du décor ornemental consiste en fleurs et en boutons de lotus, soit isolés,

soit combinés et arrangés en séries. Les

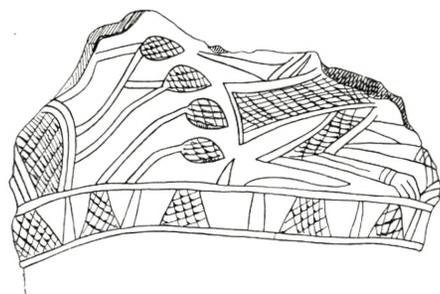


Fig. 19. Décoration d'un fragment trouvé à Lindos (n° 557), face B. 2 : 3.

bandes obliques qui réunissent ces séries avec leur base représentent une forme dégénérée des lignes arquées qui réunissent les séries de

¹ M. Fr. Poulsen a tort de les expliquer par un renvoi aux bouquets égyptiens (*Der Orient*, p. 68).

² *Aegina*, p. 428.



Fig. 18. Fragment trouvé à Lindos (n° 557), face A. 2 : 3.

réunissent les séries de lotus assyriennes¹, dont la déformation est due à la gaucherie du dessin. Les graveurs évitent la courbe et préfèrent la ligne droite et les angles: témoin le symbole d'Assur sur le n° 6 (v. fig. 12), d'après l'explication de

M. Thiersch². On retrouve les mêmes bandes obliques dans les ornements en »grenade« qui apparaissent quelque-

fois sur nos coquilles, soit isolés, soit en séries (n^{os} 1 et 6, cf. fig. 13); l'art assyrien les réunit, comme les lotus, par des bandes arquées¹. La forme de la »grenade« (deux cercles concentriques: n^o 6) est évidemment dérivée du type assyrien. D'ailleurs, le répertoire ornemental des graveurs n'est pas très grand: il ne reste à signaler que quelques dessins d'apparence géométrique (frises de triangles et de losanges) et la torsade commune dans les oeuvres

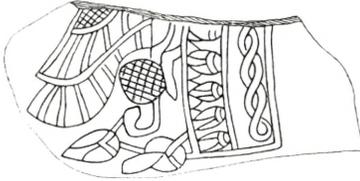


Fig. 20. Fragment trouvé à Lindos (n^o 561), face B.

asiatiques depuis l'art chaldéen et qui apparaît ici une seule fois (n^o 561, v. fig. 20).

Parmi ces ornements la frise de triangles est d'une importance particulière. C'est évidemment, avec les lotus, le sujet favori des graveurs: il est très rare qu'elle manque sur les coquilles. M. Thiersch a eu tort de la comparer aux séries de triangles ordinaires qui décorent le vêtement des figurines d'attache asiatiques². Dans ce cas-ci il s'agit du motif géométrique qui est répandu un peu partout. La frise de triangles qui apparaît sur les tridacnes est d'un type à la fois fixe et très singulier: elle contient des triangles larges et quadrillés en alternance régulière avec d'autres qui sont étroits et vides. Évidemment il y a une idée ornementale particulière au fond de cet ornement qui est aussi rare partout ailleurs qu'il est commun sur les coquilles gravées que nous étudions. Nous verrons plus loin qu'il est d'une certaine importance pour préciser le lieu d'origine des gravures.

Tout l'espace disponible est rempli soit de représenta-

¹ PERROT, II, p. 290—291; p. 730, fig. 391.

² *Agina*, p. 428.

tions figurées, soit d'ornements: la »crainte du vide« a porté le graveur à disséminer ses ornements un peu partout. Il fait pousser, d'une manière peu organique, ses boutons et ses fleurs du corps des personnages représentés et de l'arc des archers; on voit même des boutons sortir latéralement des fleurs. Le dessin est peu exact dans les détails: la main gravée du n° 559 (v. fig. 8) a six doigts; les flèches des deux archers sont rendues symétriquement sur le n° 560 (v. fig. 9), quoique celle de l'archer placé à droite dût être cachée par le bras gauche.

Ce sont des motifs purement asiatiques qu'a voulu rendre le graveur des tridacnes: ils n'ont rien d'égyptien ni d'hellénique.

Mais des influences certainement involontaires d'une source différente de celle d'où ont été tirés les sujets de la décoration figurée et les ornements se font clairement voir. Le contour supérieur des fleurs de lotus, élément favori de l'ornementation, est toujours rendu par des lignes arquées, conformément à un type de lotus égyptien, mais contrairement à la règle observée presque sans exception en dehors de l'Égypte. La forme allongée des yeux¹ n'est pas non plus usitée hors du pays du Nil². Dans la manière dont sont traités ces détails par un art qui n'a pas eu l'intention de rendre des motifs égyptiens, nous voyons l'action spontanée du milieu artistique où vivaient les graveurs



Fig. 21. Fragment trouvé à Lindos (n° 562), face B. 2 : 3.

¹ Dans quelques cas isolés (nos 20—21, 562) l'oeil affecte la forme d'un poisson: je ne peux y voir autre chose que l'effet du goût confus de l'ornemaniste.

² On trouve des yeux de forme analogue représentés sur quelques vases chypriotes, v. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. 20—21.

des tridacnes. Le mollusque a son domicile naturel dans la Mer Rouge et dans l'Océan Indien: le transport en Égypte des coquilles a donc été facile. Rappelons, dans cet ordre d'idées, les deux pièces n^{os} 21—22. La plaquette n^o 22 (fig. 7), trouvée à Memphis et taillée dans une espèce de coquille qui a été d'un usage commun en Égypte, est issue du même atelier qui s'occupait de la gravure des tridacnes: témoin la forme caractéristique des fleurs et des boutons de lotus, supportés par des bandes obliques qui sont composées de trois lignes parallèles. N^o 21, de la forme ordinaire des tridacnes, est fait en albâtre oriental, c'est-à-dire égyptien. M. W. v. Bissing regarde avec raison ce fait comme un argument très fort en faveur de l'opinion qu'il soutient, à savoir que l'atelier des tridacnes gravées est à chercher en Égypte. Il semble que cet atelier n'a pas eu toujours à sa disposition assez de coquilles convenables, comme qualité ou comme grandeur, et dans ce cas-ci on a pu recourir à l'albâtre qui fut de tout temps largement employé en Égypte pour des récipients d'onguent. On n'a guère voulu décorer de gravures les petites tridacnes: du moins, les fouilles de Naukratis et de Lindos en ont fourni des exemplaires qu'on a laissés à l'état naturel ou qu'on a simplement dégrossis.

D'après notre manière de voir¹, les tridacnes auraient été travaillées en Égypte par des graveurs qui se basaient uniquement sur des traditions asiatiques. Nous nous sommes servis jusqu'ici de ce terme vague, et si nous avons qualifié d'assyriennes certaines particularités qui apparaissent dans la décoration, nous n'avons pas voulu par là leur assigner une origine plus limitée. En effet, si l'on

¹ Une opinion semblable a été exprimée déjà par divers savants, v. plus haut, p. 13, note 1.

essaie de résoudre la question concernant la nationalité des artistes qui ont gravé les figures des tridacnes, il s'élève la difficulté que tous ces motifs asiatiques qui composent leur répertoire, et dont nous avons parlé plus haut, sont devenues, dans la période en question, la propriété commune de toute l'Asie antérieure. Le dessin relâché n'est pas favorable à l'examen rigoureux des critères stylistiques qu'on voudrait entreprendre afin d'obtenir une détermination locale plus précise.

Certains détails sont pourtant d'une nature concluante. Tous les hommes représentés sur les coquilles ont la barbe du menton longue et la lèvre supérieure rasée. Or, les Assyriens et les Babyloniens portaient la moustache; les habitants de la Syrie et les Chypriotes seuls avaient, comme les Grecs des anciens temps, l'habitude de la raser. Les mèches de cheveux entourant la tête sculptée des coquilles sont rendues d'une manière qui rappelle une certaine classe de figurines chypriotes¹. Pour la forme du diadème on trouve également des parallèles en Chypre. Signalons aussi la parure singulière de la tête sculptée de quatre exemplaires: n^{os} 6 (fig. 13), 16 (fig. 5), 20 et 560. Elle aura été composée d'une série de clochettes en métal enfilées; on retrouve, dans l'île de Chypre, ces mêmes clochettes formant collier² ou attachées à des ceintures d'argent³. Une statuette chypriote en pierre calcaire, trouvée à Lindos (n^o 1802), nous a fourni un exemple de ces clochettes, enfilées ou superposées comme sur les coquilles citées ci-dessus et attachées à la têtère d'un cheval, comme sur la

¹ V. WALTERS, *Terracottas in the British Museum*, n^o A 91; OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. 50; *Cesnola Collection*, II (1894), pl. 3, n^o 19, etc. Cf. FR. POULSEN, *Der Orient*, p. 72.

² Voir OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. 53, 19.

³ *Ib.*, p. 56, pl. 25, n^o 3.

coquille n° 2 (v. fig. 17). L'une des formes de »l'arbre sacré« qui apparaissent dans les gravures est évidemment chypriote (v. n° 560, fig. 9): la superposition verticale des palmettes est en général très usitée dans l'art décoratif de l'île de Chypre. C'est dans ce même art qu'on trouve les analogies



Fig. 22. Fragment d'une statuette en pierre calcaire, trouvé à Lindos, n° 1802. Échelle env. 5 : 8.

pour le placement des figures dans l'espace donné. C'est une règle observée presque partout dans l'art décoratif que l'ornemaniste se préoccupe avant tout d'articuler la surface à décorer, de la diviser en zones et en quartiers et de créer ainsi du moins une base artificielle sur laquelle il peut placer les figures d'hommes et d'animaux. Cette règle n'est pas suivie par les peintres des vases chypriotes du 7^e siècle (dits »gréco-phéniciens«), où les figures planent en l'air, comme c'est le cas aussi pour les dessins de nos

coquilles. La représentation peu naturelle des oiseaux rappelle la manière usitée dans la même classe de vases chypriotes; le corps des oiseaux y est remplie aussi de dessins linéaires analogues. Signalons encore un trait caractéristique de décoration commun aux vases chypriotes et aux tridacnes. Comme le graveur de celles-ci fait pousser ses fleurs et ses boutons de lotus de différentes parties des figures et du décor, les peintres des vases attachent, d'une manière non moins bizarre, des fleurs de lotus et d'autres ornements aux corps et aux queues de sphinx planant dans l'espace¹, aux jambes et au corps d'un oiseau² ou à un ornement floral représentant »l'arbre sacré«³.

En plusieurs endroits de la basse Égypte les fouilles ont mis au jour des antiquités chypriotes. A Nebesheh on a même découvert des tombes chypriotes datant du 7^e siècle⁴. Il faut chercher probablement à Naukratis l'atelier qui s'occupait de la gravure des tridacnes. On a trouvé là plusieurs tridacnes tant gravées qu'à l'état brut. De plus, les fouilles faites à cet endroit ont donné un nombre considérable de statuettes chypriotes en pierre calcaire et en terre cuite; ces restes proviennent des couches les plus profondes⁵. Les objets naukratites qui trahissent les caractères de l'art chypriote archaïque ont été importés en partie de l'île de Chypre; mais on en connaît des exemples certains qui ont dû être exécutés dans la ville même de Nau-

¹ Voir *Cat. of vases in the British Museum*, n^o C 840, pl. 8.

² *Ib.* n^o C 817. Cf. *JHSt.* V, p. 102: vase conservé à Oxford (n^o 29); *Cesnola Collection*, II, pl. 106 et 126.

³ V. J. L. MYRES, *Handbook of the Cesnola Collection*, p. 93 sq., n^{os} 751—752.

⁴ V. FLINDERS PETRIE, *Tanis II, Nebesheh and Defenneh*, p. 20—21, pl. 3, pl. 15—16; *Catal. of vases in the British Museum*, n^{os} C 794 et C 796, etc.

⁵ *Naukratis I*, p. 13 sq.; p. 36.

kratis. Tel est le cas pour deux statuettes représentant un »dompteur de lion« et un homme en costume chypriote: le sujet est purement chypriote, mais néanmoins les statuettes sont faites en albâtre égyptien¹. C'est la même matière qui a servi à la fabrication de la »tridacne« gravée trouvée à Delphes (ci-dessus, n° 21), et probablement aussi le fragment de Nimroud (ci-dessus, n° 20) est en albâtre malgré l'indication de Layard (»white marble«).

Il y a lieu de rappeler, dans cet ordre d'idées, l'un des ornements principaux des tridacnes, à savoir la frise de triangles. Nous avons observé plus haut qu'il ne s'agit pas ici des triangles ordinaires, de nature purement géométrique. Or, on trouve le même ornement sur l'un des vases en faïence qui ont été mis au jour dans les fouilles de Lindos (n° 1300). On y observe la même alternance de triangles larges et étroits, et dans ce cas-ci, la source d'où dérive cet ornement n'est pas douteuse. Les triangles représentent une forme dégénérée du lotus, correspondant aux sépales et aux pétales de la fleur (cf. n° 1305). Le vase en question est de facture naukratite, étant faite avec la pâte bleue caractéristique pour l'atelier de cette ville. Cette origine de la frise ornementale dont nous parlons nous offre en même temps l'explication du fait que les triangles étroits sont vides, les triangles larges quadrillés: ceux-ci correspondent aux sépales, ceux-là aux pétales du lotus.

Nous avons constaté une industrie chypriote archaïque localisée à Naukratis, et c'est à cet établissement que nous rapportons la gravure des tridacnes. Quoique les traditions littéraires n'en parlent pas, tout porte à croire que les

¹ V. *Naukratis*, I, pl. 1, nos 1—2. J'ai examiné ces pièces au British Museum en 1913. Cf. les indications sur la matière dont elles sont faites dans A. H. SMITH, *Catalogue of sculpture in the British Museum*, I (1892), nos 110—111.

Chypriotes ont été parmi les étrangers établis les premiers à Naukratis: la colonie date probablement du même temps que celle de Nebesheh. Cette hypothèse, basée en premier lieu sur les objets que nous venons d'étudier et confirmée par la nature d'oeuvres d'art découvertes dans la ville et dans ses sanctuaires, éclaircit d'une manière inattendue une particularité du culte local. Le temple d'Aphrodite est compté parmi les sanctuaires les plus anciens et les plus importants de Naukratis, ce qui s'explique maintenant par le fait qu'elle était la déesse principale des Chypriotes. Notre hypothèse jette aussi une nouvelle lumière sur la légende souvent citée du miracle produit par une petite image chypriote d'Aphrodite apportée à Naukratis par un marchand navigateur. La légende, qui date du commencement du 7^e siècle, avait été transmise par l'auteur Polycharmos¹. Or, Polycharmos est né à Naukratis et a bien pu connaître les traditions de la colonie chypriote locale. Certains indices, fournis par des témoignages fortuits, portent à croire que cet élément de la population s'est maintenu assez longtemps: on possède la signature d'un artiste chypriote gravée sur une base de statuette trouvée à Naukratis, des tessons de vases munis de caractères chypriotes incisés², etc., et il n'y a pas lieu de croire qu'il s'agirait dans ces cas de Chypriotes immigrés à une époque tardive.

¹ ATHENAIOS 675 f = FHG IV, 480. J'ai traité la légende dans *Kunstmuseels Aarsskrift* VI, p. 26. Cf. GARDNER, *Naukratis*, II, p. 55—56; HEUZEY, *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre* (1891), p. 120, etc.

² BSA V, p. 32 sq.; *Naukratis*, II, p. 67; pl. 22, n^o 864.

III.

Fragment d'un vase peint par Sophilos.

Le fragment reproduit dans la fig. 23 fut trouvé le 5 janvier 1904 dans le carré IV 12¹. Les dimensions sont:



Fig. 23. Fragment de vase, trouvé à Lindos (n° 2629).

haut. 0.091, larg. 0.095, ép. 0.012. La terre cuite est d'un rouge pâle. La peinture est exécutée soit en vernis noir, soit en blanc; de plus, le peintre a fait un large emploi

¹ Voir provisoirement CHR. BLINKENBERG et K.-F. KINCH, *Exploration archéologique de Rhodes, III^e rapport (Bull. de l'acad. roy. des sciences et des lettres de Danemark, 1905, n° 2), fig. 13*. Le plan des fouilles sera publié dans l'ouvrage qu'on prépare sur les petits objets trouvés à Lindos, pl. 1. Dans cet ouvrage le fragment dont nous nous occupons ici aura le numéro d'ordre 2629 et sera figuré avec les couleurs de l'original.

de l'incision et s'est servi, pour beaucoup de détails, d'un rouge violacé mat. Cette couleur n'a pas été appliquée, comme le blanc, directement sur la terre, mais seulement sur les parties peintes en vernis ou en blanc.

L'épaisseur du fragment fait voir qu'il provient d'un vase assez grand, qui a dû être un récipient ouvert (cratère, dinos ou lébès), puisque l'intérieur est recouvert de vernis. Il ne reste qu'une petite partie de la représentation figurée, qui a occupé, croyons-nous, une zone ou frise faisant le tour du vase.

La moitié environ de deux personnages est conservée. On voit un Silène ithyphallique poursuivant une femme (nymphé), tous deux courant à droite, la femme retournant la tête vers son persécuteur qui la saisit par le bras droit. Le Silène porte la barbe longue, taillée à peu près à la manière du monstre triple de l'Acropole d'Athènes, des Silènes, des Centaures et du Dionysos du vase François, etc. Son visage est caractérisé surtout par le nez camus et par la bouche ouverte; son corps entier, y compris les membres, est rempli de petits traits incisés, qui doivent indiquer des poils. La femme est revêtue d'un court chiton blanc, richement orné, qui descend à peine jusqu'aux genoux, et dont la partie supérieure en repli couvre la ceinture. Les cheveux sont entourés d'un ruban et divisés, au-dessous de celui-ci, en petites boucles. L'oreille, rendue d'une manière schématique, est ornée d'une parure composée d'un disque rond qui en couvre le lobe et d'un pendant en forme de pyramide renversée. Le décor du chiton se compose de trois séries de godrons (en haut, au-dessous de la ceinture, en bas), d'une zone d'ornements en Γ (bordure du repli) et de quatre frises d'animaux: sur la poitrine, lions debout (tournés à gauche, la queue

recourbée en l'air comme sur les vases dits de Vourvá) et bouquetins paissant (tournés à droite); sur la partie inférieure du chiton, sphinx debout (tournés à gauche, la queue recourbée en l'air comme celle des lions) et chevrettes paissant (tournées à droite).

Le contour du Silène est incisé. Le visage et le glans penis sont peints en rouge; pour ce dernier détail, on peut comparer le vase François¹. La forme de la poitrine et l'indication d'un seul des tétins dérivent d'un essai de dessiner cette partie du corps de profil, manière abandonnée plus tard dans la céramique attique. Le contour de la femme peinte en blanc est tracé en vernis atténué. Celui-ci a été employé aussi pour dessiner l'oreille, l'oeil, le sourcil, et pour les lignes qui séparent les frises du vêtement. La chevelure, au contraire, est rendue par le vernis ordinaire, noir, dans lequel les détails sont indiqués par l'incision. La boucle d'oreille et les ornements du chiton sont peints en rouge violacé. L'un des sphinx a des détails incisés: il faut en signaler surtout la chevelure se terminant en pointes, particularité qui se retrouve sur les vases de Vourvá. On voit un exemple très caractéristique de cette coiffure sur l'aiguière reproduite dans la fig. 24. L'original est conservé dans le Musée National de Copenhague (n° d'inv. 8076); il sera publié dans *Corp. Vas. Ant., Danmark*, 3^e fasc., pl. 100, n° 3. Au-dessous du sphinx dont nous venons de parler on observe le seul ornement de remplissage, espèce d'étoile qui correspond sans doute aux rosaces assez communes sur les vases du style susmentionné et qui se trouvent aussi dans la frise d'animaux du loutériorion signé par Sophilos (v. ci-après).

Le fragment lindien ajoute un nouveau numéro à

¹ FURTWÄNGLER-REICHHOLD, *Griechische Vasenmalerei*, pl. 11—12.

l'oeuvre de Sophilos qui était représentée jusqu'ici par les fragments signés

1°, d'un dinos, trouvés sur l'Acropole d'Athènes, voir GRAEF, *Die antiken Vasen der Akropolis*, I, n° 587, pl. 26, en partie reproduits dans PFUHL, *Malerei und Zeichnung der Griechen*, III, fig. 202; en couleurs dans AM 1889, pl. 1; et

2°, d'un loutérian, découvert à Ménidi, voir Jb 1898, p. 14 sq., pl. 1.

La ressemblance qu'offre le fragment lindien avec ceux que nous venons d'alléguer est en effet parfaite. Signalons d'abord les analogies de style qui apparaissent bien dans les reproductions: le sommet de tête aplati de la nymphe et des autres femmes, le nez saillant, la bouche longue et droite, la forme schématique de l'oreille, la frisure des cheveux, la décoration du chiton (les bêtes féroces qui figurent comme ornements de vêtements sur le dinos de l'Acropole ont la queue recourbée comme sur le fragment lindien, etc.).

Non moins remarquables sont les analogies de technique. Le blanc est appliqué directement sur l'argile et contouré par une ligne tracée au pinceau¹. Les figures en silhouette ont le contour gravé, comme sur les poteries ioniennes. Le visage des hommes est peint en rouge, le corps et les membres en noir.

M. Wolters a démontré, par l'étude de la décoration et de la représentation figurée, que Sophilos représente une étape sensiblement plus ancienne que celle de Klitias (v. Jb 1898, p. 22 sq.). Ainsi, sur le vase François, dont la

¹ Sur les fragments de l'Acropole que j'ai examinés dans le Musée National d'Athènes, le contour et les lignes de division des figures de femme sont peints partie en vernis atténué, partie en rouge foncé.

technique est en général la même que celle de Sophilos (v. FURTWÄNGLER-REICHHOLD, *Griechische Vasenmalerei*, I, p. 11 sq.), le contour gravé des silhouettes est abandonné. De plus, le décor des vêtements y est peint en blanc sur fond de vernis; les simples frises d'animaux sont remplacées par des représentations de cavaliers et de dieux montés sur des chars, dont l'attelage est pourvu d'ailes; quelquefois on remarque de petits animaux au-dessous des chevaux. Probablement les étoffes richement ornées qui sont rendues dans les peintures de Sophilos et de Klitias et sur les amphores tyrrhéniennes ont été tissées, non pas brodées. Homère mentionne Hélène occupée de tisser un manteau sur lequel étaient figurés les combats des Troyens avec les Grecs.

Le Silène du fragment lindien est velu comme un animal. On peut comparer l'un des centaures du loutériorion de Sophilos (dont les poils sont incisés comme ceux du Silène) et plusieurs Silènes d'origine ionienne: FURTWÄNGLER-REICHHOLD, *Griechische Vasenmalerei*, I, p. 216—217 (»Phineusschale«); BULLE, *Die Silene* (1893), p. 15 sq.¹ Aussi ne peut-on douter qu'il n'ait pas eu des jambes d'homme, comme les Silènes des vases attiques plus récents. Il faut lui attribuer des sabots de cheval, comme les avaient les Silènes ioniens, ou plutôt des jambes de cheval entières, comme les ont les Silènes du vase François. Klitias tend évidemment à rendre plus civilisé l'aspect du Silène: il n'aurait gardé l'arrière-train de cheval que parce qu'il lui était fourni par la croyance populaire d'Attique ou même par une tradition artistique. Les Silènes

¹ D'après Kuhnert (dans ROSCHER, *Lexikon der Mythologie*, s. v. *Satyros*, p. 456) ce serait la première fois qu'un Silène velu apparût dans la peinture archaïque d'Athènes; cf. pourtant COLLIGNON-COUVE, *Vases peints du Musée National d'Athènes*, n° 675.

des »amphores tyrrhéniennes« ont toujours les jambes d'homme et ne sont jamais velus¹. Le Silène de Sophilos a le nez camus qui décore ses confrères ioniens, surtout ceux de Chalkis², et qui constituera plus tard le trait le plus caractéristique du profil. Klitias au contraire donne à ses Silènes le nez droit. La couleur rouge est employée par l'un et l'autre peintre pour les mêmes parties du corps.

La peau velue, les jambes de cheval, le nez camus conviennent bien au peuple sauvage des Silènes, très apparentés dès l'origine aux Centaures. Ces deux groupes de démons ne représentent en effet que des variétés des mêmes êtres, qui habitaient selon les croyances populaires les forêts des montagnes, et qui ont été développés en divers sens par les différentes tribus de la Grèce. Aussi, sur le vase de Sophilos, le Silène s'adonne-t-il encore à l'occupation ordinaire du *γένος οὐτιδανῶν Σατύρων καὶ ἀμηχανοεργῶν* (Hesiod., fragm. 198, ed. Rzach): il chasse les nymphes. C'est dans la ville même de Sophilos que s'opéra le grand changement dans la vie des Silènes. Ils entrèrent dans le service de Dionysos, et la chasse aux nymphes se transformait le plus souvent en danse commune des Silènes et des nymphes autour du dieu. On trouve pourtant aussi dans les scènes bacchiques des temps postérieurs çà et là des réminiscences de la vie libre des Silènes, qu'ils avaient menée assez longtemps pour être introduits dans l'art figuré comme des êtres indépendants.

Que leurs danses plus ou moins lascives avec les nym-

¹ Voir THIERSCH, *Tyrrhenische Amphoren* (1899), p. 29.

² Citons aussi une amphore d'Érétria: COLLIGNON-COUVE, l. c., n° 660. Ce vase vient d'être publié dans FURTWÄNGLER-REICHHOLD, *Griechische Vasenmalerei*, III, p. 217, fig. 104 (texte de la pl. 152); cf. AM 1919, p. 73, fig. 5.

phes, qui décorent tant de vases du 6^e siècle, ne représentent pas une invention spontanée des peintres de vases à vin, mais que ce motif soit vraiment dû au développement du culte athénien de Dionysos, c'est ce qui ressort d'un

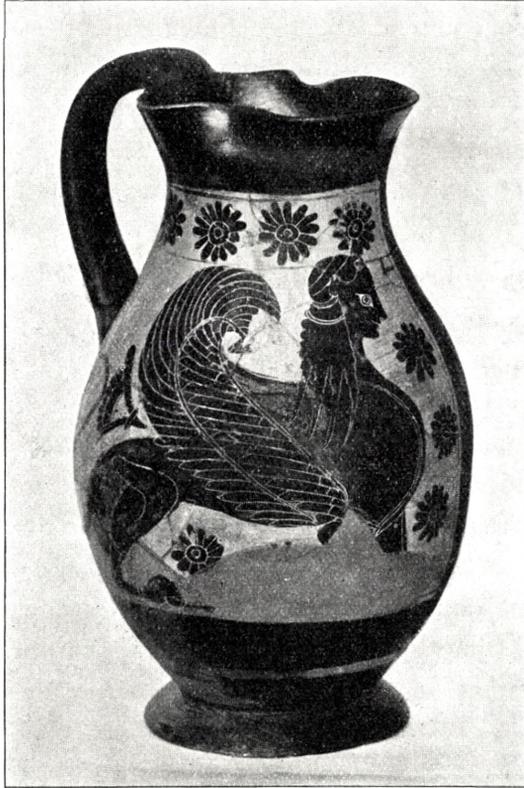


Fig. 24 (voir p. 34).

monument attique d'un caractère officiel, qui se rapproche de l'époque même de Sophilos, à savoir le fronton de l'ancien temple de Dionysos (v. AM 1886, p. 78—79, pl. 2; HEBERDEY, *Altattische Porosskulptur*, p. 76, fig. 53). La nymphe porte ici encore le chiton court, à peu près comme sur le vase de Sophilos. Cet habit convient dès l'origine

à la mobilité des nymphes des montagnes¹, et on ne tardera pas à en reconnaître, à une époque postérieure, le descendant dans le costume de la déesse de la chasse. Sans cela, les nymphes auraient été une proie trop facile des Silènes. Dans ces reflets artistiques des anciennes croyances populaires sur la persécution des nymphes il y a non seulement la lasciveté de bon marché des représentations plus récentes, mais aussi quelque chose de différent: c'est une chasse véritable par-dessus les montagnes, et la proie, de même origine (Hesiod., fragm. 198) et aussi mobile que le chasseur, a la chance de se sauver. Il est vrai que la persécution n'a pas un but trop décent, mais le démon qui l'entreprend représente du moins une phase de la nature à l'état naturel. Nous n'avons pas encore à faire avec les effets malpropres de l'ivresse.

Malheureusement la frise entière, dont faisait partie la scène de persécution qu'on voit sur le fragment lindien, n'est pas conservée. Nous ne savons pas si les Silènes de Sophilos sont encore les êtres parfaitement libres, ou s'ils se sont subordonnés à Dionysos, de sorte que la chasse aux nymphes est conservée seulement comme réminiscence de leur état indépendant.

IV.

Fragment de vase ionien.

Parmi les autres fragments de vases à figures noires sur fond rouge, mis au jour sur l'acropole de Lindos, celui dont traitent les pages suivantes paraît digne d'une mention particulière. Dans l'ouvrage relatif aux fouilles il aura le numéro d'ordre 2618 et sera reproduite en couleurs.

¹ Cf. BULLE, *Die Silene*, p. 40. Il est porté aussi par Iris, sur le dinos de Sophilos.

Fig. 25. Fragment de vase, trouvé à Lindos (n° 2618).



Il s'agit d'un fragment, recomposé de trois morceaux, qui a fait partie d'une grande amphore. L 0.165, H 0.102. La terre est d'un rouge pâle. L'intérieur n'est pas vernissé. Le peintre a donné beaucoup de soins à l'exécution de son travail; il a fait un large emploi de l'incision et des couleurs mates appliquées sur le vernis noir, c'est-à-dire du blanc et du rouge.

Ce qui est conservé du vase représente une partie d'un détachement de guerriers en marche (ou plutôt en procession) à droite. Les soldats portent des casques singulièrement ornés, des boucliers ronds et des lances. Ils sont groupés par couples. Le fragment conservé comprend les restes de 5 personnages, ainsi disposés: A + B, C + D, E + (camarade perdu). Plusieurs des détails sont indéterminables, vu l'état incomplet. Voici la description des cinq guerriers, autant qu'il est possible d'en constater les particularités.

A. Le casque paraît avoir été couronné par un bouton arrondi pour lequel on peut renvoyer aux parallèles suivants: 1) Amphore du musée de Würzburg: URLICHS, *Verz. der Antikensammlung der Univ. Würzburg*, 3. Heft, p. 75 sq., n° 328; *Monum. dell' istituto* III, pl. 50; GERHARD, *Ausgerlesene Vasenbilder*, pl. 194; Jh 1910, pl. 5—8; SAL. REINACH, *Répert. des vases peints*, I, p. 120; II, p. 97. — 2) Peinture de Pompéi: BJ, Heft 120, p. 182 sq., fig. 8 (le bouton porte un panache). — 3) Cratère de Volterra: BIENKOWSKI, *Die Darstellungen der Gallier*, p. 30, fig. 44—45. La partie supérieure du casque est décorée d'une spirale peinte en rouge et blanc (cf. D et E). Du côté droit on voit une douille pour une plume (cf. D); une seconde plume, peinte en blanc, s'élève de l'autre côté. L'épisème a été une tête de bélier.

B porte un casque décoré d'une grande plume blanche et de deux oreilles de mulet tournées en avant. Le couvre-tête est couronné d'un grand panache, monté sur une haute tige. L'épissime, dont on ne voit qu'une petite partie, est méconnaissable (partie d'un animal?).

C. Le casque n'a pas de panache. Son décor principal consiste en deux cornes de taureau et en trois plumes, deux rouges, une blanche; une corne est peinte en rouge; deux rubans noueux, rouges en descendent. Au-dessous de chaque corne on voit des dessins schématiques, qui doivent représenter les oreilles poilues de l'animal. Ce fait et la ligne incisée qui se trouve devant la base des cornes indiquent qu'il s'agit en effet de la peau du front d'un taureau (avec les cornes adhérentes) qui couvre le sommet du casque. Probablement il faut s'imaginer les cornes en saillie à droite et à gauche, mais par une gaucherie du dessin (et peut-être aussi afin de les faire mieux valoir), le peintre les a fait se dresser par devant et par derrière; cf. la peinture de vase citée p. 41 sous 1).

D porte un casque à panache rouge sans tige et décoré de deux oreilles de mulet, tournées en avant, ainsi que de deux plumes (l'une rouge, l'autre blanche), montées dans des douilles d'une forme particulière, échancrées en haut. Sur la tempe se voit une spirale peinte en rouge.

E. Le panache du casque a été monté sur une haute tige. De plus le couvre-chef est décoré de deux plumes (une rouge et une blanche) en douilles et d'une spirale rouge et blanche sur la tempe.

Le décor des casques, qui fait au premier coup d'oeil une impression bizarre, se compose pourtant d'éléments bien connus. On trouve même çà et là des formations encore plus curieuses: protomes de cygnes (FURTWÄNGLER-

REICHHOLD, I, pl. 58; II, fig. 105), tête de griffon (AZ XI, pl. 52), loup dont la queue forme la crinière (FURTWÄNGLER-REICHHOLD, II, pl. 111, p. 270, où sont cités d'autres exemples), kantharos dont les anses portent deux panaches (frise du trésor des Siphniens à Delphes), ou saillies d'une forme inexplicable (FURTWÄNGLER-REICHHOLD, I, pl. 25; elles n'ont rien à faire, comme le croit Furtwängler, avec les phaloi homériques).

Les plumes se rencontrent assez souvent: cf. DAREMBERG-SAGLIO, s. v. *galea*, p. 1436 sq.; Jb 1906, p. 88; AZ VI, pl. 14; BJ, Heft 120, p. 185; *Monum. dell' istituto* III, pl. 24 et 45; JHSt. IV (1883), p. 292; BCH 1893, p. 427 sq., pl. 18 (dinos ionien du Musée du Louvre), etc. On possède même des casques munis de douilles particulières pour l'application de cette parure: cf. MA IX, pl. 6, n° 15, p. 750; Jb 1912, Beilage 15, fig. 2, etc. Sur un vase attique de Würzburg (GERHARD, *Auserlesene Vasenbilder*, pl. 264; cf. SAL. REINACH, *Répert. des vases peints*, II, p. 130), on voit un casque décoré d'une plume, qui est fixée de la même façon que sur le fragment lindien, au moyen d'un bâtonnet métallique plié en angles droits et se terminant en une douille plate, échancrée en haut; cf. une péliké attique de Gela: MA XVII, p. 491, fig. 350.

Les cornes de taureau sont aussi bien connus comme décor de casque, v. FURTWÄNGLER-LÖSCHCKE, *Myk. Vasen*, p. 69, note 1; DAREMBERG-SAGLIO, s. v. *causia*, p. 975 sq., et *galea*, p. 1438; AM 1890, p. 195; FURTWÄNGLER-REICHHOLD, I, pl. 26; BJ, Heft 120, p. 183; GRAEF, *Die antiken Vasen von der Akropolis zu Athen*, II, pl. 51, n° 783 (cornes et oreilles de taureau, cf. le croquis dans REICHEL, *Homerische Waffen* (1894), p. 123, fig. 45); AD I, pl. 44 (sarcophage de Klazomenai). Diodore (5, 30, 2) attribue des casques ornés

de cette façon aux Gaulois: κράνη δὲ χαλκᾷ περιτίθενται μεγάλας ἔξοχὰς ἔξ ἑαυτῶν ἔχοντα καὶ παμμεγέθη φαντασίαν ἐπιφέροντα τοῖς χρωμένοις, ὧν τοῖς μὲν πρόσκειται συμφυῆ κέρατα, τοῖς δὲ ὀρνέων ἢ τετραπόδων ζώων ἐκτετυπωμένα προτομαί. Le roi Pyrrhos était reconnaissable au panache brillant et aux cornes de bouc qui décoraient sa casque (PLUT., *Pyrrh.*, XI).

Sur un beau vase attique à figures rouges, le casque d'une Amazone porte des cornes et des oreilles, v. FURTWÄNGLER-REICHHOLD, I, p. 293, pl. 58 (cf. le passage d'Hérodote cité plus bas). La péliké de Polygnotos nous fait voir le casque de l'Amazone décoré d'oreilles de mulet, ou de cheval (?); en tout cas, les saillies ne sont pas des cornes, comme l'a dit M. ORSI, MA XVII, p. 505, pl. 43. Sur un sarcophage de Klazomenai est figuré un casque muni d'oreilles de cheval, v. AD II, pl. 25 = PERROT, IX, pl. 15.

D'autres exemples de parures semblables se trouvent sur les sarcophages de Klazomenai (*Monum. dell' istituto* XI, pl. 53 = JHSt. IV (1883), p. 11, fig. 12; JHSt. IV, p. 16 sq., pl. 31; AD I, pl. 46) et sur les vases de Daphne (*Catalogue of the Greek and Etruscan vases of the British Museum*, II, B 115, 1 (= AD II, pl. 21, 3); B 116, 3, cf. Jb 1895, p. 39), v. aussi le recueil de M. SCHRÖDER dans Jb 1912, p. 325. On sait d'ailleurs que cette manière de décorer les casques remonte aux temps préhistoriques (cf. REICHEL, *Homerische Waffen*, 1894, p. 112 sq.) et le costume militaire de plusieurs peuples exotiques en présente aussi des exemples.

Dans cet ordre d'idées il faut signaler que le casque d'une statuette d'Athéna, découverte à Tegea, est muni de deux saillies outre les couvre-joues, v. BCH 1921, p. 359 sq., fig. 18 et pl. XIII. Le décor du casque d'Athéna Parthénos

représente la transformation artistique de diverses protubérances d'un aspect ancien et barbare, transformation qui se manifeste sur les monnaies de Méthymna d'une période antérieure au temps de Phidias (v. *Brit. Mus. Cat., Troas etc.*, pl. 36, n^{os} 6—7).

Les Grecs des 6^e—5^e siècles faisaient un emploi modeste du décor dont nous venons de parler. Abstraction faite de l'ornementation du métal, tracée au burin ou exécutée en repoussé, ils se contentaient en général du panache. En parcourant les exemples allégués on se convainc aisément que les cornes, les plumes et les oreilles d'animal ont été peu usitées comme décoration de casque dans la Grèce propre. Il faut aller à la périphérie du monde grec et aux peuples légèrement influencés par la civilisation hellénique pour en trouver des exemples abondants.

Tous les guerriers représentés sur notre fragment d'amphore portent des casques munis de couvre-joues mobiles, qui couvrent aussi les oreilles. C'est là un type qui est nettement localisé en Asie Mineure; nous nous bornons ici à renvoyer, en ce qui concerne cette question, à l'ouvrage qui contiendra la description des petits objets, trouvés sur l'acropole de Lindos (n^{os} 571—577). Lorsqu'on veut essayer de déterminer le pays d'origine de notre vase, le détail signalé vient s'ajouter à l'information qu'on peut tirer de la qualité de la terre: elle est d'une couleur plus pâle que celle des poteries attiques de la fin du 6^e siècle, et elle contient, comme les céramiques »ioniennes« en général, beaucoup de mica. Le vase en question est donc originaire de l'Asie Mineure: il nous fait voir la marche de parade des soldats de quelque recoin oriental du monde grec.

Plusieurs des vases allégués plus haut pour les parures

bizarres des casques proviennent sans doute des ateliers de l'Asie Mineure. Sur l'amphore de Würzburg, cité p. 41 à propos de la forme de l'un des casques figurés sur le fragment lindien, on voit soit des casques, soit un bouclier, qui sont décorés d'oreilles de mulet et d'autres parures singulières. Ce vase est regardé par les uns comme ionien (ENDT, *Ionische Vasenmalerei*, p. 17; DÜMMLER, Jb 1895, p. 46; STUDNICZKA, Jb 1896, p. 268; KLEIN, Jh 1910, p. 150 sq.), par les autres comme étrusque d'imitation ionienne (ZAHN, AM 1898, p. 58; cf. le vase de même style décrit dans FURTWÄNGLER, *Berl. Vasen*, n^o 2154).

Enfin, Hérodote mentionne des pièces d'armure semblables qui seraient usitées par quelque peuple de l'Asie Mineure, dont le nom, par un hasard malheureux, n'est pas conservé dans notre texte: *πρὸς δὲ τοῖσι κρέανεσι ὄτ' αὖτε καὶ κέρεα προσῆν βοῶς χάλκεα, ἐπῆσαν δὲ καὶ λόφοι* (Her. 7, 76).